

MÉDECIN MALGRÉ LUI

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1663.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. R. BERT, voisin de Sganarelle.
VALÈRE, domestique de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline, domestique de Géronte.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.
THIBAUT, père de Perrin, paysan.
PERRIN, fils de Thibaut, paysan.

La scène est à la campagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE. Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE. Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fradaines.

SGANARELLE. Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme ! et qu'Aristote a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MARTINE. Voyez un peu l'habile homme avec son benêt d'Aristote !

SGANARELLE. Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache comme moi raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su dans son jeune âge son rudiment par cœur.

MARTINE. Peste du fou fiellé !

SGANARELLE. Peste de la carogne !

MARTINE. Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

SGANARELLE. Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine !

MARTINE. C'est bien à toi vraiment à te plaindre de cette affaire ! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâce au ciel de m'avoir pour la femme ? et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

SGANARELLE. Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos nocés ! Eh ! morbleu ! ne me fais point parler là-dessus ; je dirais de certaines choses...

MARTINE. Quoi ! que dirais-tu ?

LE

SGANARELLE. Baste, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital ; un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !

SGANARELLE. Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE. Qui me vend pièce à pièce tout ce qui est dans le logis !

SGANARELLE. C'est vivre de ménage.

MARTINE. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais !

SGANARELLE. Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE. Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

SGANARELLE. On en déménage plus aisément.

MARTINE. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

SGANARELLE. C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE. Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE. Tout ce qui te plaira.

MARTINE. J'ai quatre pagyres petits enfants sur les bras.

SGANARELLE. Mets-les à terre.

MARTINE. Qui demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE. Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit sot dans ma maison.

MARTINE. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débâches ?...

SGANARELLE. Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE. Et que je ne sache pas trouver moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurente, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE. Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

MARTINE. Ivrogne que tu es !

SGANARELLE. Je vous battraï.

MARTINE. Sac à vin !

SGANARELLE. Je vous rosserai.

MARTINE. Infâme !

SGANARELLE. Je vous étrillerai.

MARTINE. Traître ! insolent ! trompeur ! lâche ! coquin ! pendard ! gueux ! bélître ! fripon ! maraud ! voleur !...

SGANARELLE. Ah ! vous en voulez donc ?

(Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.)

MARTINE (criant). Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT. Holà ! holà ! holà ! Fi ! Qu'est-ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme !

MARTINE (à M. Robert). Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT. Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE. De quoi vous mêlez-vous ?

M. ROBERT. J'ai tort.

MARTINE. Est-ce là votre affaire ?

M. ROBERT. Vous avez raison.

MARTINE. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. ROBERT. Je me rétracte.

MARTINE. Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT. Rien.

MARTINE. Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT. Non.

MARTINE. Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT. Je ne dis plus mot.

MARTINE. Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT. D'accord.

MARTINE. Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT. Il est vrai.

MARTINE. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez qu'à faire.

(Elle lui donne un soufflet.)

M. ROBERT (à Sganarelle). Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites ; rossiez ; battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai si vous voulez.

SGANARELLE. Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT. Ah ! c'est une autre chose.

SGANARELLE. Je la veux battre si je le veux ; et ne la veux pas battre si je ne le veux pas.

M. ROBERT. Fort bien.

SGANARELLE. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. ROBERT. Sans doute.

SGANARELLE. Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT. D'accord.

SGANARELLE. Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT. Très-volontiers.

SGANARELLE. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut pas mettre l'écorce.

(Il bat M. Robert et le chasse.)

SCÈNE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE. Oh ça ! faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE. Oui, après m'avoir ainsi battue !

SGANARELLE. Cela n'est rien. Touche.

MARTINE. Je ne veux pas.

SGANARELLE. Eh !

MARTINE. Non.

SGANARELLE. Ma petite femme.

MARTINE. Point.

SGANARELLE. Allons, te dis-je.

MARTINE. Je n'en ferai rien.

SGANARELLE. Viens, viens, viens.

MARTINE. Non, je veux être en colère.

SGANARELLE. Fi ! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE. Laisse-moi là.

SGANARELLE. Touche, te dis-je.

MARTINE. Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE. Eh bien ! va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE. Je te pardonne ; (bas, à part.) mais tu me le payeras.

SGANARELLE. Tu es une folle de prendre garde à cela : ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragailarder l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV.

MARTINE.

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V.

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS (à Valère, sans voir Martine). Parguienne ! j'avons pris là tous deux une gueule de commission ; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE (à Lucas, sans voir Martine). Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? il faut bien obéir à notre maître : et puis nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse ; et sans doute son mariage, diléré par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE (réviant à part, se croyant seule). Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS (à Valère). Mais quelle fantaisie s'est-il bûlée là dans la tête, puisque les médecins y ont tous perdu leur latin ?

VALÈRE (à Lucas). On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord, et souvent en de simples lieux...

MARTINE (se croyant toujours seule). Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer ; et... (Heurtant Valère et Lucas.) Ah ! messieurs ! je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrassait.

VALÈRE. Chacun a ses soins dans le monde ; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE. Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE. Cela se pourrait faire, et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, atteinte d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font, le plus souvent, ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE (bas, à part). Ah ! que le ciel m'inspire une admirable inven-

tion pour me venger de mon pendard ! (Haut.) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE. Eh ! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS. Un médecin qui coupe du bois !

VALÈRE. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

MARTINE. Non ; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinqué, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE. C'est une chose admirable que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne prenez chacun un bâton, et ne le réduisez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE. Voilà une étrange folie !

MARTINE. Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE. Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE. Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS. Un habit jaune et vert ! C'est donc le médecin des parroquets ?

VALÈRE. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE. Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

LUCAS. Ah !

VALÈRE. Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE. Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds et courut jouer à la fossette.

LUCAS. Ah !

VALÈRE. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE. Qui en doute ?

LUCAS. Tétigué ! v'là justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALÈRE. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS. Eh ! morguienne ! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALÈRE (à Lucas). Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS.

SGANARELLE (chantant derrière le théâtre). La, la, la.

VALÈRE. J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

SGANARELLE (entrant sur le théâtre avec une bouteille à sa main, sans apercevoir Valère et Lucas). La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haléine. (Après avoir bu.) Voilà du bois qui est bien salé comme tous les diables. (Il chante.)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glougloux !
Mais mon sort ferait bien des jaloux
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE (bas à Lucas). Le voilà lui-même.

LUCAS (bas à Valère). Je pense que vous dites vrai, et que j'avons boulé le nez dessus.

VALÈRE. Voyons de près.

SGANARELLE (embrassant sa bouteille). Ah ! ma petite friponne ! Que je t'aime, mon petit bouchon ! (Il chante.)

Mais mon sort...

(Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.)

ferait... bien des... jaloux...

Si...

(Voyant qu'on l'examine de plus près.)

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALÈRE (à Lucas). C'est lui assurément.

LUCAS (à Valère). Le v'là tout craché comme on nous l'a défiguré.

(Sganarelle pose la bouteille à terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté : Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.)

SGANARELLE (à part). Ils consultent en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

VALÈRE. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE. Eh ! quoi ?

VALÈRE. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE (se tournant vers Valère, puis vers Lucas). Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pouvons.

SGANARELLE. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourrait vous incommoder.

LUCAS. Monsieur, boutez dessus.

SGANARELLE (à part). Voici des gens bien pleins de cérémonies.

(Il se couvre.)

VALÈRE. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles gens sont toujours recherchés ; et nous sommes intruits de votre capacité.

SGANARELLE. Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE. Ah ! monsieur...

SGANARELLE. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE. Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALÈRE. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VALÈRE. Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE. Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. Vous en pourrez trouver autre part à moins ; il y a fagots et fagots : mais pour ceux que je fais...

VALÈRE. Eh ! monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double.

VALÈRE. Eh ! fi !

SGANARELLE. Non, en conscience ; vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte ! qu'un homme si savant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se dégriser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a !

SGANARELLE (à part). Il est fou.

VALÈRE. De grâce, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE. Comment !

LUCAS. Tout ce tripotage ne sert de rien ; je savons c'en que je savons.

SGANARELLE. Quoi donc ? Que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE. Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE. Médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE (bas). Voilà sa folie qui le tient. (Haut.) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE. A quoi donc ?

VALÈRE. A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE. Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira : je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE (bas). Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (Haut.) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS. Eh ! tétigué ! ne flantiponnez point davantage, et confessez à la franquette que v's êtes médecin.

SGANARELLE (à part). J'enrage !

VALÈRE. A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS. Pourquoi toutes ces frimaises-là ? A quoi est-ce que ça vous sert ?

SGANARELLE. Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE. Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE. Non.

LUCAS. N'êtes pas médecin ?

SGANARELLE. Non, vous dis-je.

VALÈRE. Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton et le frappent.)

SGANARELLE. Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE. Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS. A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALÈRE. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS. Par ma figue ! j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE. Que diable est-ce ci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravezuez, de vouloir que je sois médecin ?

VALÈRE. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE. Diable emporte si je le suis !

LUCAS. Il n'est pas vrai que vous savez médecin ?

SGANARELLE. Non, la peste m'étouffe ! (Ils recommencent à le battre.) Ah ! ah ! Eh bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS. Vous me boutez la joie au cœur quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE. Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

SGANARELLE (à part). Ouais ! serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

VALÈRE. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS. Oui, par ma figue !

SGANARELLE. Tout de bon ?

VALÈRE. Sans doute.

SGANARELLE. Diable emporte si je le savais.

VALÈRE. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE. Ah ! ah !

LUCAS. Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE. Tudieu !

VALÈRE. Une femme était tenue pour morte il y avait six heures ; elle était prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fites revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE. Peste !

LUCAS. Un petit enfant de douze ans se laissa choir du haut d'un clocher ; de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fites qu'aussitôt il se releva sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE. Diantre !

VALÈRE. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE. Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALÈRE. Oui.

SGANARELLE. Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avais oublié ; mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VALÈRE. Nous vous conduisons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE. Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE (bas à Lucas). Il aime à rire. (A Sganarelle.) Allons, monsieur.

SGANARELLE. Sans une robe de médecin ?

VALÈRE. Nous en prendrions une.

SGANARELLE (présentant sa bouteille à Valère). Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps. (Puis se tournant vers Lucas en crachant.) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS. Palsangue, v'là un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE. Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS. Oh ! morguienne ! il faut tirer l'échelle après cet-là ; et tous les autres ne sont pas dignes de li déchausser ses souliers.

VALÈRE. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS. Qui a gari des gens qui étaient morts.

VALÈRE. Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit ; et parfois il a des moments où son esprit s'échappe et ne paraît pas ce qu'il est.

LUCAS. Oui, il aime à bouffonner, et l'an dirait parfois, ne v's en déplaît, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALÈRE. Mais, dans le fond, il est toute science ; et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS. Quand il s'y boute, il parle tout fin draît comme s'il lisait dans un livre.

VALÈRE. Sa réputation s'est déjà répandue ici ; et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE. Je meurs d'envie de le voir : faites-le-moi vite venir.

VALÈRE. Je le vais querir.

SCÈNE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE. Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi-queumi ; et la meilleure médecine que l'an pourrait bailler à votre fille, ce serait, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE. Ouais ! nourrice ma mie, vous vous mêlez de bien des choses ! Lucas. Taisez-vous, notre minagère Jacqueline ; ce n'est pas à vous à bouter la votre nez.

JACQUELINE. Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rien que de l'an claire ; que votre fille a besoin d'autre chose que de ri-barbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE. Est-elle en état maintenant qu'on s'en voudrît charger avec l'infirmité qu'elle a ? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?

JACQUELINE. Je le crois bien ; vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchait au cœur ? alle aurait été fort obéissante ; et je m'en vais gager qu'il la prendrait, li, comme alle est, si vous la li vouliez donner.

GÉRONTE. Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut ; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE. Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériqué.

GÉRONTE. Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient ; et l'on court grand risque de s'abuser lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers ; et l'on a le temps d'avoir les dents longues lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE. Enfin j'ai toujours oui dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ont cette maudite coutume de demander toujours : Qu'a-t-il ? et : Qu'a-t-elle ? Et le compère Pierre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarqué de vaigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où elle avait bouté son amiquié ; et v'là que la pauvre criature en est devenue jaune comme eun coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde ; et j'aimerais mieux bailler ma fille à un bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Bausse.

GÉRONTE. Peste ! madame la nourrice, comme vous dégoisez ! Taisez-vous, je vous prie ; vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS (frappant à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte). Morgué, tais-toi ! tu es une impertinente. Monsieur n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêlé-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le père de sa fille ; et il est bon et sage pour voir ce qu'il li faut.

GÉRONTE. Tout doux ! Oh ! tout doux !

LUCAS (frappant encore sur l'épaule de Géronte). Monsieur, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE. Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALÈRE. Monsieur, préparez-vous. Voici votre médecin qui entre.

GÉRONTE (à Sganarelle). Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE (en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus). Hippocrate dit... que nous nous couvriens tous deux.

GÉRONTE. Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE. Oui.

GÉRONTE. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE. Dans son chapitre... des Chapeaux.

GÉRONTE. Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses...

GÉRONTE. A qui parlez-vous, de grâce ?

SGANARELLE. A vous.

GÉRONTE. Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE. Vous n'êtes pas médecin ?

GÉRONTE. Non, vraiment.

SGANARELLE. Tout de bon ?

GÉRONTE. Tout de bon. (Sganarelle prend un bâton et frappe Géronte.) Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. Vous êtes médecin, maintenant ; je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE (à Valère). Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

VALÈRE. Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard

GÉRONTE. Oui ; mais je l'envoierais promener avec ses goguenarderies.

LUCAS. Ne prenez pas garde à ça, monsieu : ce n'est que pour rire.

GÉRONTE. Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE. Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE. Je suis fâché...

GÉRONTE. Cela n'est rien.

SGANARELLE. Des coups de bâton...

GÉRONTE. Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE. Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE. C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE. Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE. Lucinde.

SGANARELLE. Lucinde ! ah ! beau nom à médicamenteur ! Lucinde !

GÉRONTE. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE. Qui est cette grande femme-là ?

GÉRONTE. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE (à part). Peste ! le joli meuble que voilà ? (Haut.) Ah ! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui têtât le lait de vos bonnes grâces. (Il lui porte la main sur le sein.) Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité, est à votre service ; et...

LUCAS. Avec votre permission, monsieu le médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE. Quoi ! elle est votre femme ?

LUCAS. Oui.

SGANARELLE. Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

(Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et embrasse la nourrice.)

LUCAS (tirant Sganarelle, et se mettant entre lui et sa femme). Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble ; je la félicite d'avoir un mari comme vous ; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, si bien faite comme elle est.

(Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras ; Sganarelle passe dessous, et embrasse encore la nourrice.)

LUCAS (le tirant encore). Eh ! tétigué ! point tant de compliments, je vous supplie.

SGANARELLE. Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

LUCAS. Avec moi tant qu'il vous plaira ; mais avec ma femme, trêve de sarimonie.

SGANARELLE. Je prends part également au bonheur de tous deux ; et si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(Il continue le même jeu.)

LUCAS (le tirant pour la troisième fois). Ah ! vartigué ! monsieu le médecin, que de lantiponages !

SCÈNE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE. Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE. Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE. Où est-elle ?

SGANARELLE (se touchant le front). Là-dedans.

GÉRONTE. Fort bien.

SGANARELLE. Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

(Il s'approche de Jacqueline.)

LUCAS (le tirant, et lui faisant faire la pirouette). Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE. C'est l'office du médecin de voir les tetons des nourrices.

LUCAS. Il guia office qui quienne, je sis votre sarviceur.

SGANARELLE. As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin ? Hors de là.

LUCAS. Je me moque de ça.

SGANARELLE (en le regardant de travers). Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE (prenant Lucas par le bras et lui faisant faire aussi la pirouette). Ote-toi de là aussi : est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait quelque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS. Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE. Fi ! le vilain, qui est jaloux de sa femme !

GÉRONTE. Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE. Est-ce là la malade ?

GÉRONTE. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

SGANARELLE. Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE. Allons, un siège.

SGANARELLE (assis entre Géronte et Lucinde). Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

(Lucinde rit.)

GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux ! Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (A Lucinde.) Eh bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE (portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton). Han, hi, hon, han.

SGANARELLE. Eh ? que dites-vous ?

LUCINDE (continuant les mêmes gestes). Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE. Quoi ?

LUCINDE. Han, hi, hon.

SGANARELLE. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE. Et pourquoi ?

GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'opresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE. Fort grandes.

SGANARELLE. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Copieusement ?

GÉRONTE. Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE. La matière est-elle louable ?

GÉRONTE. Je ne me connais pas à ces choses.

SGANARELLE (à Lucinde). Donnez-moi votre bras. (A Géronte.) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE. Eh ! oui, monsieur ! c'est là son mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE. Ah ! ah !

JACQUELINE. Voyez comme il a deviné sa maladie !

SGANARELLE. Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : c'est ceci, c'est cela ; mais, moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE. Oui ; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE. Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE. Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE. Je le crois.

SGANARELLE. Ah ! c'était un grand homme !

GÉRONTE. Sans doute.

SGANARELLE. Grand homme tout à fait. (Levant le bras jusqu'au coude.) Un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'étevent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE. En aucune façon.

SGANARELLE (se levant brusquement). Vous n'entendez point le latin ?

GÉRONTE. Non.

SGANARELLE (avec enthousiasme). *Cabrias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo ; hæc musa, la muse ; bonus, bona, bonum. Deus sanctus, estne oratio latinus ? Etiam. Oui. Quare ? Pour quoi ? Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉRONTE. Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE. L'habile homme que v'là !

LUCAS. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

SGANARELLE. Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubite*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie... et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure...

GÉRONTE. Oui.